



François Boddaert

Kosztolanyi s'en va-t-en guerre

Au fil des courts textes de *L'âme & la langue* (Vagabonde, 2016), Dezsö Kosztolányi (*Le Traducteur cleptomane et Autres nouvelles* avait attiré, en 1994, l'attention sur ce Hongrois-là) s'interroge sur les ressorts de cette passion étrange qu'est l'écriture. Et il s'y prend, d'un article à l'autre, d'une étude à un poème l'autre – tous textes issus d'une revue –, avec une vraie fantaisie de ton et de résolution, un humour parfois désinvolte mais aussi une gravité certaine dans l'Europe pré-catastrophique des Années Trente. On pense à Stefan Zweig ou Joseph Roth, témoins autrement plus « tendus » que notre Hongrois, mais issus comme lui des décombres du Saint-Empire... Ce militant de la langue, très francophile (notamment), cause de tout au fil des pages. On aurait pu retenir ici ce qu'il dit de la langue maternelle, des formules de politesse (« *Comment un être rongé par les vers pourrait-il être un Monsieur ?* ») de l'espéranto (une nouvelle langue de civilisation) ou des dix plus beaux mots de chaque langue. Non pas ; l'époque étant à l'augmentation des budgets militaires, on choisit donc (assuré qu'on n'a jamais réarmé sans tomber dans la guerre) de livrer au lecteur, sur ce thème, quelques flèches et coups de massue de Kosztolányi, nichés dans le plus long texte de *L'Âme et la langue*, « *Que doit faire l'écrivain face à la guerre ?* » (*Nyugat*, 1^{er} décembre 1934). Et brut de décodage. Tant pis si le quant-à-soi de l'écrivain en prend un coup (les intertitres sont du recenseur).

(De ce que l'écrivain est un peu n'importe qui)

« Je sais qu'il existe une croyance d'après laquelle l'écrivain, en vertu de cette étincelle divine qui l'habite, sait tout mieux que les autres ; ses instincts, son inspiration, son sixième sens lui permettant de découvrir instantanément la source cachée des maux, comme le sourcier. Cette conception romanesque et douceuse ne repose sur rien. Il apparaît extrêmement difficile de comprendre, du moins pour moi, pourquoi cet écrivain verrait plus clairement la vie, les affaires et les prétentions humaines, et le dédale de questions politiques, économiques requérant une grande érudition, que n'importe qui d'autre, disons un bottier ou un vétérinaire un tant soit peu intelligents. »

(De la vanité des cucurbitacées plumitives)

« Je ne dormirais pas tranquille si le sort du monde était placé entre les mains d'un écrivain. Je connais de nombreux créateurs excellents, chez nous comme à l'étranger. Il y a parmi ceux-ci des esprits fins, mais il y en a aussi qui sont de vraies courges, et tellement vaniteux qu'ils offriraient à l'ennemi toute une colonie pour peu que dans une communication officielle on fasse l'éloge d'une de leurs comparaisons. S'il y a quelqu'un qui n'est

pas né pour être un meneur, c'est bien l'écrivain. Il ne l'est déjà pas de par la nature de sa profession, qui limite son champ de vision à son espace restreint, à la surface de sa feuille. »

(Du peu de principe de sa réalité)

« L'écrivain perçoit des phénomènes, des apparences, et partant des petits riens, impondérables comme les fils d'une toile d'araignée, crée le mirage de la réalité, plus vivante, mais qui n'est tout de même pas la réalité. »

(De ses vues historiques)

« Heureux ceux qui croient qu'à l'époque de la Saint-Barthélemy vivaient simplement sur Terre des crétiens incultes et mauvais, pour la seule raison que ceux-ci n'avaient pas de lampes électriques, de stylos-plumes ou de cabinets dotés d'une chasse d'eau. »

(Du sang des autres)

« Depuis que l'homme est homme, jamais il n'a pu condamner sans réserve le meurtre. Il en a besoin, comme d'une dernière arme. L'extrême droite comme l'extrême gauche, le fasciste d'Annunzio et le communiste Maïakovski ont également fait l'apologie de l'effusion de sang. Nous qui sommes les amis de la paix, nous ne saurions proposer que tous ceux qui ne le sont pas soient exécutés. »

(Des petites questions menant aux grands remèdes)

« Seules les "petites" questions sont dignes d'un écrivain. Laissons les grandes questions à ceux qui n'ont de cesse d'agiter l'essentiel, et qui justement pour cette raison ne peuvent jamais s'en approcher, les charlatans, les faux intellectuels et les écrivains ratés... »

L'Âme et la langue (Vagabonde, 2016) est excellemment traduit (apparemment !) par Thierry Loisel ; postface de Pierre Lafargue. Dezsö Kosztolányi est né en 1885 ; il est mort aphone, d'un cancer, en 1936. Une dizaine de titres traduits de cet auteur chez Viviane Hamy, Non lieu, Cambourakis, etc. permettent de mieux cerner ce personnage surprenant dans l'horizon des lettres européennes, dont le héros errant d'un livre à l'autre (ou presque) est l'écrivain-miroir Kornel Esti...

François Boddaert est né en 1951. Fondateur et responsable des éditions *Obsidiane*. Il a publié des poèmes (entre autres : *Consolation, délire d'Europe*, La Dragonne, 2004 ; *Bataille*, Tarabuste, 2015), des essais (récemment : *De la Vertu*, Obsidiane 2017), des romans (*Dans la Ville ceinte*, Le Temps qu'il Fait, 2012) et des pamphlets (récemment : *Éloge de la provocation dans les lettres*, avec Olivier Apert, Obsidiane, 2013).